
INAUGURATION

DE

LA STATUE DE GRESSET A AMIENS.

RAPPORT FAIT A L'ACADÉMIE

DANS LA SÉANCE DU 24 JUILLET 1851,

AU NOM DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE PRÉSENTS A CETTE CÉRÉMONIE (1),

PAR M. NISARD.

MESSIEURS,

La députation que vous avez bien voulu charger de représenter l'Académie, à l'inauguration de la statue érigée en l'honneur de Gresset par la ville d'Amiens, éprouve un véritable plaisir à vous rendre compte de sa mission.

(1) M. Nisard, chancelier de l'Académie, faisant fonction de directeur, et MM. Ancelot et Patin.

Arrivés samedi soir, 19 juillet, vos envoyés ont reçu, dès le lendemain matin, la visite de M. Breuil, président de l'Académie d'Amiens, qui leur a exprimé, dans les termes les plus vifs, la reconnaissance de sa compagnie pour le concours que vous voulez bien apporter à l'hommage public rendu au poète célèbre qui fut son fondateur. Le même jour, il nous réunissait dans un dîner auquel assistaient, avec plusieurs de ses confrères, les autorités de la ville et du département. Nous y avons eu plus d'une occasion de reconnaître que les sentiments de M. Breuil pour l'Académie étaient ceux de tous ses honorables convives.

Le lundi 21, sous la conduite de M. Breuil, nous nous sommes rendus à l'hôtel de ville, où devait se tenir la séance publique annuelle de l'Académie d'Amiens. Au moment de notre arrivée défilait sur la place une brillante cavalcade, suivie de chars portant les emblèmes des diverses industries de la cité. C'était une partie de la belle fête donnée au profit des pauvres à l'occasion de l'inauguration. Dans la salle, des places d'honneur nous avaient été réservées en face du bureau. Le président de l'Académie a ouvert la séance par un discours sur Gresset; excellent morceau de critique, où le poète et l'homme ont été appréciés avec beaucoup de finesse et de sentiment. Après lui, le secrétaire perpétuel, M. Anselin, a lu une notice historique instructive et élégante sur les travaux de l'Académie, depuis sa fondation. La séance s'est terminée par la lecture, vivement applaudie, de vers très-spirituels, dont l'auteur est un magistrat distingué, M. Berville, compatriote de Gresset, et un de vos anciens lauréats. Dans ces trois morceaux l'Académie française a été l'objet des allusions les plus flatteuses; et si vos envoyés ne

sont pas des témoins trop prévenus, il leur a semblé que les passages où l'on parlait de vous n'étaient pas les moins applaudis.

De l'hôtel de ville, l'assemblée s'est rendue à la bibliothèque publique, à travers une population à la fois animée et paisible. Là, au fond d'une vaste cour d'entrée, dès longtemps remplie de spectateurs, devant le perron de l'édifice, s'élevait, couverte encore d'une toile, la statue de Gresset. La toile est tombée, et une explosion d'applaudissements a salué l'image aimable du poète, qui n'est pas moins populaire, dans sa ville natale, par la renommée de ses charmants ouvrages que par le souvenir de ses vertus. Une circonstance particulière ajoutait à l'intérêt de cette scène. La statue de Gresset est à la fois l'ouvrage et le présent d'un membre de l'Académie d'Amiens, M. de Forceville, qu'un instinct supérieur, qui s'est révélé tout à coup, de banquier a fait statuaire. Le marbre, qui reproduit avec bonheur un très-bon portrait du temps, représente Gresset assis, la plume à la main, souriant doucement à quelque trait de malice aimable que lui envoie la muse de *Ver-Vert* et du *Méchant*.

Après des remerciements adressés par M. Breuil à l'artiste pour un don si précieux, à l'administration et à la ville pour avoir concouru à l'exécution du monument, à la famille de Gresset pour une très-belle médaille commémorative qu'elle a fait frapper, et dont un exemplaire a été offert en son nom à chacun de nous, M. Porion, maire d'Amiens, a pris la parole. En quelques mots simples et expressifs il a rappelé, avec un sentiment de fierté locale bien permis, le noble exemple que donnait Amiens, en élevant, à deux années d'intervalle, des statues à deux de ses plus illustres enfants,

Ducange et Gresset. Il a adressé, à son tour, à l'Académie française, au nom de ses concitoyens, des remerciements dont la cordialité nous a pénétrés; et il y a mêlé, pour les membres de votre députation, des expressions d'estime personnelle dont ils sont heureux de vous rapporter l'hommage.

Le président de votre députation, M. Ancelot, a parlé le dernier. Les fréquentes marques d'approbation qui l'ont interrompu lui ont prouvé que, soit dans le jugement qu'il a porté sur les poésies de Gresset, soit dans les leçons de haute morale qu'il a tirées de sa vie, son discours avait dû exprimer vos sentiments et vos principes, et que la pensée de l'auditoire répondait à la sienne.

Un banquet offert à vos envoyés par l'Académie d'Amiens a suivi la cérémonie de l'inauguration. M. Breuil, qui le présidait, et qui a su trouver pour toutes les parties de son rôle délicat des paroles dont tout le monde a apprécié la parfaite convenance, a fait vivement applaudir un toast à l'Académie française, accompagné d'expressions de sympathie pour notre directeur, M. Dupaty, que la maladie a privé de l'honneur de vous représenter à cette fête. Votre chancelier y a répondu en associant dans le même toast l'Académie d'Amiens, la Société des Antiquaires de Picardie et la ville. Il voudrait être sûr que ses paroles ont été conformes à vos sentiments.

Une brillante fête nautique, au confluent de la Somme et du canal de Saint-Quentin, a terminé cette cérémonie, où, parmi tant de choses du plus grand intérêt, deux surtout ont dû toucher plus particulièrement votre députation : l'une est la haute estime que la patrie de Gresset professe publi-

quement pour l'Académie française; l'autre est le spectacle d'une ville d'industrie et de commerce où l'on élève des statues aux savants et aux poètes, et où une fête littéraire est un sujet d'allégresse publique.



DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. NISARD,

POUR L'INAUGURATION

DE LA STATUE DE GRESSET, A AMIENS,

Le lundi 21 juillet 1851.

MESSIEURS,

Je dois à une circonstance regrettable l'honneur de vous remercier, au nom de l'Académie française, de l'aimable invitation qui nous a amenés au milieu de vous. Cet honneur appartenait de droit à notre directeur, M. Dupaty. La maladie l'a privé du plaisir de vous adresser quelques-unes de ces paroles vives et sympathiques que personne ne sait mieux trouver que lui, parce que personne ne les cherche moins. Heureux de les entendre avec vous, il m'eût été plus agréable de m'y associer qu'il ne m'est facile de les suppléer.

L'Académie française, Messieurs, sait tout ce que l'Académie d'Amiens a fait pour les lettres; elle sait quelle part vous doit être attribuée dans ce mouvement intellectuel des dernières années, d'abord si rapide, aujourd'hui ralenti, qui a créé ou réveillé tant de sociétés savantes sur toute la surface de notre pays. Nobles institutions, qui ne servent pas seulement les lettres par les talents qu'elles suscitent, par les

travaux dont elles grossissent notre trésor intellectuel, par les traditions de goût qu'elles perpétuent, mais qui servent encore les mœurs nationales par les habitudes de politesse bienveillante et de confraternité qu'entretiennent leurs pacifiques discussions. Votre compagnie, Messieurs, est au premier rang parmi celles qui rendent ce double service aux lettres et à la sociabilité française; la fête qui nous réunit en ce moment en est un témoignage éclatant et en laissera un souvenir durable.

Une émulation, dont vous vous honorez, n'y a pas été inutile. Une autre société, plus jeune que la vôtre de bien des années, car vous datez de plus d'un siècle, vous avait donné le très-bon exemple d'élever une statue à l'une des gloires que la France doit à la ville d'Amiens, Ducange, qui fut plus qu'un historien, car, sans lui, l'histoire du moyen âge n'eût pas été possible. Vous n'avez pas voulu rester en arrière de vos savants confrères. La patrie de Ducange est aussi la patrie d'un poète exquis, Gresset, si bien apprécié tout à l'heure par un maître dans son art, et par votre président, fervent admirateur qui a su rester si bon juge. Vous avez voulu que Gresset eût aussi sa statue, et que le même hommage fût rendu, dans votre ville, à l'érudition portée jusqu'au génie, et à la poésie légère s'élevant, dans un jour de haute inspiration, jusqu'à la comédie de caractère, au prodigieux glossaire qui soulage l'historien de ce que sa tâche a de plus ingrat, et à quelques scènes du premier ordre dans une pièce charmante, où Gresset, qui n'y songeait guère, se vengeait à l'avance des railleries de Voltaire en faisant mieux que lui. C'est ainsi, Messieurs, qu'en paraissant vous approprier plus étroitement, par un monument pour ainsi dire

domestique, la plus aimable de vos illustrations locales, vous vous en êtes institués les conservateurs au profit de tous.

Permettez-moi de porter à l'Académie des lettres et des arts d'Amiens un toast, dont la Société des Antiquaires de Picardie voudra bien prendre sa part.

Mais un toast à l'élite intellectuelle d'Amiens s'adresse à la ville elle-même. Les lettres y ont toujours compté parmi les principaux soins de son intelligente municipalité. Vos magistrats offraient, il y a près d'un siècle, le vin de ville à J. J. Rousseau, qui s'effarouchait de leur hospitalité, et qui s'enfuyait devant un empressement si cordial à honorer les grands talents. La ville d'aujourd'hui est restée fidèle à cet esprit : elle aime les lettres au milieu d'une activité industrielle qui semblerait devoir les exclure ; elle sait trouver du temps pour leurs plaisirs délicats ; elle leur donne de magnifiques fêtes ; elle les honore publiquement par le bronze et par le marbre, à une époque où les grandes affaires n'ont que trop de penchant à croire que les lettres n'en sont que de fort petites.

Le goût tout seul, Messieurs, n'expliquerait pas une conduite si sensée et si libérale. Permettez-moi d'y reconnaître une des marques de l'intelligence politique dont votre cité est animée. Elle sait que les lettres sont délicates, que l'estime les rend fortes et bienfaisantes, et que, dans un grand centre d'industrie, il n'est pas de plus sage politique que de tenir en parfait accord deux forces également nécessaires à la prospérité et à la grandeur de notre pays. Aussi, les honnêtes gens voient-ils avec bonheur, dans vos murs, l'industrie et les lettres se donner la main, et s'unir dans une

même pensée de dévouement patriotique, pour faire face aux difficultés du présent et aux périls de l'avenir.

La ville d'Amiens est accoutumée à nous donner toutes sortes de bons exemples; mais j'ose dire que, de tous ceux qui la rendent respectable et chère à notre pays, il n'en est aucun où elle mérite plus d'être imitée, ni qu'elle ait donné plus à propos.



DISCOURS DE M. ANCELOT,

PRONONCÉ DANS LA MÊME SOLENNITÉ.

MESSIEURS,

Les trois quarts d'un siècle se sont écoulés depuis que la tombe se ferma sur les restes mortels du poète dont vous honorez aujourd'hui la mémoire. A une époque où des esprits chagrins pourraient penser que parfois, en décernant de semblables honneurs, l'enthousiasme contemporain, bien excusable sans doute dans sa généreuse précipitation, se hâte peut-être un peu de devancer le jugement de la postérité, vous n'avez rien à craindre, vous qui avez su l'attendre. La postérité est venue pour votre illustre concitoyen, et elle a prononcé.

Voici, Messieurs, en moins de deux années, la seconde fête nationale à laquelle votre cité a bien voulu convier l'Institut de France. C'est que si la ville d'Amiens est fière à bon droit d'avoir vu naître le savant philologue qui porta dans l'érudition l'audace pénétrante du génie et l'opiniâtreté féconde d'une infatigable investigation, elle n'est pas moins

sensible à l'illustration littéraire. Elle a des couronnes pour les triomphes de tous ses enfants; elle aime à se parer de toutes ses gloires.

Il me conviendrait moins qu'à tout autre de disputer aux compatriotes de Gresset le droit de rappeler ici avec détail les titres éclatants et divers de l'écrivain gracieux, brillant et pur, de l'excellent citoyen et de l'homme vertueux, à ce tribut de respect et d'admiration que lui paye aujourd'hui sa ville natale, qu'il a si constamment, si sincèrement aimée. Mais l'Académie française, qui compta l'auteur de *Vert-Vert*, de *la Chartreuse* et du *Méchant* au nombre de ses membres, et qui se plaît à s'en souvenir, tient à honneur d'apporter sa part dans ces hommages publics rendus au talent ingénieux, à l'esprit fin et délicat, à la grâce aimable, au poète enfin qui mérita d'être cité comme un modèle d'élégante facilité, de bon goût et de bon langage.

Si ces qualités éminentes commandèrent de tout temps les suffrages et l'estime des esprits éclairés, jamais peut-être il ne fut plus utile et plus opportun de les glorifier solennellement aux yeux de tous. Il est des époques dans la vie littéraire des peuples où l'éloge du bien, du simple et du vrai ressemble à une protestation. Serait-il téméraire d'ajouter, Messieurs, que nous sommes à une de ces époques? Ne subissons-nous point une de ces crises que le goût éprouve après s'être perfectionné? La satiété du beau amène la manie du singulier. Mais le singulier devient vulgaire à son tour; les esprits blasés se lassent vite. Il faut marcher pourtant, car on ne s'arrête pas dans cette voie. La fantaisie, devenue la seule règle et la loi unique, conduit bientôt à l'extravagance, et l'on traverse l'absurde pour arriver à la barbarie.

Irons-nous jusque-là? Non, Messieurs! Et, parmi les symptômes consolants qui nous rassurent, nous nous plaisons à compter cette solennité littéraire, ces honneurs qu'obtient de vous le respect des saines doctrines et des principes conservateurs de l'art, dans la personne du poète qui mit sa gloire à y demeurer fidèle.

Quand Gresset parut, des signes précurseurs d'une prochaine décadence affligeaient déjà les amis des lettres. Aussi, les deux premières productions qui le révélèrent furent-elles accueillies par eux avec un véritable enthousiasme qui se propagea promptement, et l'Europe entière applaudit bientôt à *Ver-Vert* et à *la Chartreuse*. On s'étonna de trouver dans ces œuvres d'une originalité si piquante, échappées des murs d'un collège, tant de grâce légère et de bon goût, de délicatesse et d'exquise plaisanterie; qualités précieuses dont l'auteur conserva toujours le secret, et auxquelles il sut joindre, dans d'autres poésies, une sensibilité vraie, une franchise d'esprit et un abandon de l'âme qui font estimer et aimer l'homme, en même temps qu'on admire l'écrivain.

Même dans des productions moins heureuses, dont la forme grave et le ton sévère ne convenaient peut-être pas aussi bien à l'aptitude naturelle de son génie, votre concitoyen se distingue encore par cette pureté du langage, cette correction ornée du style, qui s'unirent plus tard au mérite de concevoir et de développer un caractère, à l'art de surprendre les mœurs particulières d'une époque sous l'éblouissant vernis qui les recouvre, au talent de saisir et de peindre les ridicules, pour placer le plus important de ses ouvrages au premier rang, après les immortels chefs-d'œu-

vre de notre scène comique. *Le Méchant* ramena sur le théâtre français, alors envahi par le faux goût, par le jargon prétentieux et la sensiblerie larmoyante d'un genre bâtard, le ton, l'esprit et le dialogue de la vraie comédie; de celle qui nous attache par la vue de nos propres travers, déride la raison, réchauffe la morale, alarme les sots, venge la vertu en flétrissant le vice, et déguise sous le voile d'une action enjouée les préceptes de la plus saine philosophie. La comédie de Gresset, peinture fidèle des usages, des mœurs et du langage de ce qu'on nommait le monde, pendant et après la régence, dut surtout le succès durable qu'elle obtint à l'éclat des pensées, à la finesse des aperçus, et au charme constant de la poésie. Peu de pièces ont fourni autant de vers qui, devenus proverbes en naissant, aient mérité de rester dans toutes les mémoires, et de vivre éternellement comme l'expression brillante et concise d'une pensée juste, d'une vérité trouvée, d'une observation souvent neuve, toujours ingénieuse, et quelquefois profonde.

Que ne devait-on pas attendre de l'écrivain dont le début dans un genre si difficile était marqué par un semblable triomphe? Il s'est arrêté là, pourtant. Des principes sévères et les inspirations d'une piété fervente, qui ne l'avaient point abandonné au milieu du monde, le livrèrent aisément aux rigides conseils d'une amitié dont le zèle austère s'inquiétait plus de son salut que de sa gloire. Il s'éloigna brusquement d'une carrière où il avait cueilli une si noble palme, et, non content de condamner sa muse à un silence de dix-huit années, il livra aux flammes différentes productions, parmi lesquelles nous avons à déplorer la perte de trois comédies dont les titres seuls nous sont restés. Nous avons

le droit sans doute de nous affliger, tout en les respectant, de ces scrupules religieux qui nous ont privés de tant d'œuvres si sévèrement jugées par l'auteur lui-même; mais quelquefois aussi ne pourrions-nous pas regretter, de nos jours, que ces scrupules aient si complètement disparu de la conscience des écrivains ?

C'est dans sa ville natale, au milieu de ses concitoyens, au sein de cette Académie d'Amiens, qui s'honorera toujours d'avoir dû la naissance aux patriotiques efforts de l'auteur du *Méchant*, que Gresset voulut passer ces années de retraite et de repos, qu'il dérobaît aux agitations du monde et aux luttes du théâtre, pour les consacrer à la pratique de toutes les vertus. La savante compagnie dont il était le fondateur et le père reçut seule alors les dernières et rares confidences du poète, et sa mémoire en conserva religieusement quelques-unes, que nous a transmises la pieuse indiscretion de ses souvenirs. Que l'Académie d'Amiens en soit remerciée au nom des Lettres françaises ! Ce n'est pas un des moindres services qu'elle leur ait rendus. Elle a bien mérité d'elles encore en s'associant activement à la solennité littéraire qui nous rassemble aujourd'hui autour de cette statue. Ces récompenses nationales décernées à un beau talent et à un noble caractère ne sont pas seulement une dette dignement payée; elles sont aussi un exemple et un encouragement. Les jeunes écrivains dont les regards s'arrêteront sur ce marbre sentiront s'éveiller en eux une ambition généreuse et une féconde émulation; car, du haut de son piédestal, l'image respectée du poète élégant, harmonieux et correct, de l'auteur ingénieux et de l'homme de bien, leur dira : « Quels que soient les fugitifs entraînements de la mode, les

vicissitudes du goût, les bruyantes admirations des coteries, et les défaillances passagères de la morale publique, la postérité reconnaissante et juste aura toujours des souvenirs et des palmes pour l'homme qui se distingua par le triple mérite de bien penser, de bien faire et de bien dire.»

